

Lise GAUVIN, Gaston MIRON, *Ecrivains contemporains du Québec depuis 1950*
[éd. Seghers, Paris, 1989]

I.

Michèle LALONDE. Poète et dramaturge, auteure d'essais, de textes radiophoniques et de scénarios de films, Michèle Lalonde est née en 1937 à Montréal. Elle obtient une licence en philosophie de l'Université de Montréal (1959) et poursuit, dans cette discipline, des études aux Etats-Unis et en Angleterre. Depuis le début des années 1960, elle participe aux débats qui agitent la société québécoise par ses écrits sur la langue et la question nationale. Elle devient une figure importante de la vie poétique et culturelle par le récital des poèmes, le poème affiche, le récitatif accompagné. Présente dans les tournées des Poèmes et chants de la résistance et des Sept paroles du Québec, elle fait également partie du comité de rédaction des revues *Liberté* et *Maintenant*, et enseigne durant quelques années à l'école nationale de théâtre. En 1982, elle est élue présidente de la Fédération internationale des écrivains de langue française (FIDELF) et, en 1984, présidente de l'Union des écrivains québécois.

Les deux premiers recueils de Michèle Lalonde, publiés avant 1960, ne font pas encore entendre la voix de revendication qui sera la sienne. L'espace à conquérir est celui d'un exil intérieur et d'une solitude qu'éprouve la conscience. Dans *Géoles* (1959) commence à poindre un sentiment d'existence collective avec la dialectique du « je » et du « nous ». Quelques thèmes futurs sont déjà esquissés en creux : interdits, corps emprisonné, empêchement d'être, expectative d'une délivrance. En 1967 et 1968 éclatent avec force *Terre des hommes* et *Speak White*. Tout est précisé de cette poésie désormais militante qui ne quitte jamais la langue poétique. Qu'elle oppose la solidarité des peuples à tout impérialisme, qu'elle charge toute domination ou qu'elle incite à une libération commune, c'est toujours à partir d'une générosité, d'une compassion et d'une dynamique de l'amour. Comme dans les oeuvres qui vont suivre, empruntant souvent aux formes dramatiques, à celles de la complainte et du manifeste, l'écriture joue de leitmotiv, de l'apostrophe, des parlers vernaculaire et savant, de séquences « en l'autre langue », et elle atteint un lyrisme aux images percutantes, vibrant d'une émotion qui tient autant du détail vécu que de la vision de l'ensemble. L'oeuvre de Michèle Lalonde, dans ses genres divers, est habitée par un sens aigu de l'Histoire. Elle dénonce l'aliénation et l'exploitation du peuple québécois en situation de colonialisme, milite pour sa souveraineté, affirme son droit fondamental à l'expression française en terre d'Amérique, de même que l'universalité de sa culture.

SPEAK WHITE

(*Speak White*, éd. de l'Hexagone, 1969 et 1974)

Speak white

il est si beau de vous entendre

parler de Paradise Lost

ou du profit gracieux et anonyme qui tremble dans les sonnets de Shakespeare

nous sommes un peuple inculte et bègue
mais ne sommes pas sourds et génie d'une langue
parlez avec l'accent de Milton et Byron et Shelley et Keats
speak white
et pardonnez-nous de n'avoir pour réponse
que les chants rauques de nos encêtres
et le chagrin de Nelligan

speak white
parlez de choses et d'autres
parlez-nous de la Grande Charte
ou du monument à Lincoln
du charme gris de la Tamise
de l'eau rose du Potomac
parlez-nous de vos traditions
nous sommes un peuple peu brillant
mais fort capable d'apprécier
tout l'importance des crumpets
ou du Boston tea Party
mais quand vous really speak white
quand vous get down to brass tacks
pour parler du gracious living
et parler du standard de vie
et de la Grande Société
un peu plus fort alors speak white
haussez vos voix de contremaîtres
nous sommes un peu durs d'oreille
nous vivons trop près de machines
et n'entendons que notre souffle au-dessus des outils

speak white and loud
qu'on vous entende
de Saint-Henri à Saint-Domingue
oui quelle admirable langue
pour embaucher
donner des ordres

fixer l'heure de la mort à l'ouvrage
et de la pause qui rafraîchit
et ravigote le dollar

Speak white
tell us that God is a great big shot
and that we're paid to trust him
speak white parlez-nous production profits et pourcentages
speak white
c'est une langue riche
pour acheter
mais pour se vendre mais pour se vendre à perte d'âme
mais pour se vendre

ah !
speak white
big deal
mais pour vous dire
l'éternité d'un jour de grève
pour raconter
une vie de peuple-concierge
mais pour rentrer chez nous le soir
à l'heure où le soleil s'en vient crever au-dessus des ruelles
mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui
chaque jour de nos vies à l'est de nos empires

rien ne vaut une langue à jurons
notre parlure pas très propre
tachée de cambouis et d'huile

speak white
soyez g l'aise dans vos mots
nous sommes un peuple rancunier
mais ne reprochons g personne
d'avoir le monopole
de la correction de langage

dans la langue douce de Shakespeare

avec l'eccent de Longfellow
parlez un français pur et atrocement blanc
comme au Viêt-Nam au Congo
parlez un allemand impeccable
une étoile jaune entre les dents
parlez russe parlez rappel à l'ordre parlez répression
speak white
c'est une langue universelle
nous sommes nés pour la comprendre
avec ses mots lacrymogènes
avec ses mots matraques
speak white
tell us again about Freedom and Democracy
nous savons que liberté est un mot noir
comme la misère est nègre
et comme le sang se mêle à la poussière des rues d'Alger ou de Little Rock

speak white
de Westminster à Washington relayez-vous
speaak white comme à Wall Street
white comme à Watts
be civilized
et comprenez notre parler de circonstances
quand vous nous demandez poliment
how do you do
et nous entendez vous répondre
we're doing all right
we're doing fine
we
are not alone

nous savons
que nous ne sommes pas seuls

DE L'ORIGINE DE LA LANGUE QUEBECOYSE

[*Défense et illustration de la langue québécoise*, éd. Seghers/Laffont, 1979]

Pimbina, savane, cageux, banc de neige, bougrine, raquette, brunante, portage, couraille, échouerie, loup-marin, craquias, glissette, feu-follet, mascou, siffleux, pourillon, grouderelle, porte-habits, peinturer, sourlinguer, poussailler, affiler, gosser, bardotter, bardasser ... Quoique nulle part en Larousse je ne trouve ce très commode vocabulaire, il ne me semble pas appartenir à la langue chinoise, ny pousser comme le champignon sur des racines slaves, ny s'inspirer beaucoup des suffixes, préfixes et terminaisons saxonnes. Nonobstant doncques sont originalité spécifiquement québécoise & nord-américaine, je le tiens pour très purement français. Par Langue Québécoise en somme, je n'entends pas autre chose que la Langue Françoyse elle-mesme, telle qu'elle s'est tout naturellement déterminée en Nouveau-Monde, à cent lieux de la Mère-patrie mais sans horrible complexe d'Oedipe, empruntant au besoin tantôt un mot indien, tantôt un terme anglais mais non pas cent cinquante mille

II.

PAUL-MARIE LAPOINTE. Poète né en 1929 à Saint-Félicien (Lac Saint-Jean), Paul-Marie Lapointe fait des études classiques à Chicoutimi, puis s'inscrit à des cours d'architecture à l'Ecole des beaux-arts de Montréal. D'abord journaliste à L'Événement-Journal à Québec (1950 – 1954), à La Presse, à Montréal (1955 – 1960), il est ensuite directeur de l'information au Nouveau Journal (1960 – 1961) et rédacteur en chef du magazine Maclean (1963 – 1969). Poursuivant sa carrière à Radio-Canada, il devient chef de l'information radiophonique, puis, également à la radio, directeur des programmes, poste qu'il occupe toujours. En même temps que cette activité professionnelle intense, il participe à la fondation de la revue Liberté et, pendant plusieurs années, fait partie de l'équipe des éditions de l'Hexagone. En 1971, il obtient le prix David pour l'ensemble de son oeuvre.

Le projet poétique de Lapointe a pour but une liberté totale de l'être. Ce but, il le poursuit tout au long de son oeuvre, adaptant sa technique, ses thèmes et sa forme au gré de l'évolution d'un Québec constamment perçu dans sa « nord-américanité » singulière, et au gré des circonstances autobiographiques. L'activité de l'écriture aussi bien que l'action littéraire de Lapointe relèvent de ce souci : quel que soit le lieu de son existence, cette poésie se veut g l'écoute de l'homme et du social, et engagée dans une recherche éthique. C'est de manière semblable qu'il faut comprendre la variété des techniques de la création et des formes d'expression dilapidées, dirait-on, par l'auteur : métaphores surréalistes, improvisations rythmiques sur le mode du jazz, lyrisme et, dans les derniers livres, travail de l'intertexte, *cut-ups*, collages ou jeux proches de la pataphysique. Au bout du compte, en effet, le poète reconnaît dans le langage commun, dans le langage socialisé, le lieu même de la domination et du pouvoir qu'il veut abolir. Conformément à la tradition ouverte par les ruptures mallarméenne et surréaliste, la critique de Lapointe trouve dans le langage sa raison poétique et sa modernité. La langue dans son usage social, traversée des voix de la *doxa*, grosse de clichés, de slogans, d'évidences et de lieux communs, entrave la liberté de l'être, castre tous les possibles, altère son rapport avec le réel et l'amour. Toute la démarche poétique de Lapointe le conduit ainsi à radicaliser sa critique du langage, à déjouer résolument le sens des mots. Cette radicalisation culmine,

pour l'heure, dans les deux forts volumes *d'écRiturEs*, où le poète pose le jeu libre des mots comme alternative à la banalisation médiatique des discours contemporains.

Le Vierge incendié (1948), du recueil *Réel absolu* [éditions de l'Hexagone, 1971]

des femmes au dos arqué dans les bras des pieuvres vertes cygnes rongeur le remords d'api
grignotant des bouches entrouvertes vieux renard aux cuisses des nuits vaches rongeur de
sexe crayonné par les enfants terribles les fils télégraphiques vacillent musicaux sur les
départs anticipés des pédérastes pour des contrées lumineuses pourrir intransigeant dans les
fastes crimes blanc des yeux aux jours des jupes contenter seulement un peu
d'énervement coulé auprès de moi comme un lézard clou de diamants du coléoptère lourd je suis
déposé dans les planètes rudimentaires délire qui passe une branche sur mon front des
bouillons de crevettes fument le rêve d'aller vivre luxurieux dans l'île d'une femme plantureuse
nous irons croquer des fruits de flamme deux pieds dans la gueule du volcan

Arbres (1960) du recueil *Le Réel absolu*, éditions de l'Hexagone, 1971

j'écris arbre

arbre d'orbe en cône et de sève en lumière

racines de la pluie et du beau temps terre animée

pins blancs pins argentés pins rouges et gris

pins durs à bois lourd pins à feuilles tordues

potirons et baliveaux

pins résineux chétifs et des rochers pins du lord

 pins aux tendres pores pins roulés dans leur neige

 traversent les années mâts fiers voiles tendues

 sans remords et sans larmes équipages armés

pins de calmes armoires et des maisons pauvres

bois de tables et de lits

bois d'avirons de dormants et de poutres portant le

pain des hommes dans tes paumes carrées

cèdres de l'est thuyas et balais cèdres blancs

bras polis cyprès jaunes aiguilles couturières

emportées genévriers cèdres rouges cèdres

bardeaux parfumeurs coffres des fiançailles lambris des chaleurs

genévrier qui tient le plomb des alphabets

épinettes grises noires blanches épinettes de
clouées

épinettes breuvage d'été piano droit tambour fougueux

sapins blancs sains rouges concolores et gracieux sapins grandissimes sapins de Babel
coiffeurs des saisons pilotis des villes fantasques

locomotives gercées toit des mines

sapin bougie des enfances

conifères d'abondance espèces hérissées crêtes

vertes des matinaux scaphandriers du vent conifères

dons quichottes sans monture sinon la

montagne clairons droits foudroyant le ciel

conifères flammes pétrifiées vertes brûlantes

gelées de feu conifères

arêtes des poissons verticaux dévorés par l'oiseau

j'écris arbre

arbre pour l'arbre

bouleau merisier jaune et ondé bouleau flexible

acajou sucré bouleau merisier odorant

rouge bouleau rameau de couleuvre

feuille-engrenage vidé bouleau cambrioleur à

feuilles de peuplier passe les bras dans les cages

du temps captant l'oiseau captant le vent

bouleau à l'écorce fendant l'eau des fleuves

bouleau fontinal fontaine d'hiver jet figé

bouleau des parquets cheminée du soir galbe

des tours et des bals

albatros dormeur

aubier entre chien et loup

aubier de l'aube aux fanaux

j'écris arbre

arbre pour le thorax et ses feuilles
arbre pour la fougère d'un soldat mort sa mémoire
de calcaire et l'oiseau qui s'en échappe avec un cri
(...)

Gravitations [Pour les âmes (1965) dans Le Réel absolu, éd. de l'Hexagone, 1971]

le corps se divise pour le plaisir
et la satisfaction

ainsi est cette âme

les objets se convoitent
les uns les autres

ainsi le corps se tend
il est l'arc de l'indienne
sa plus tendre peau
le tam-tam le plus sonore
nous écoutons passer les ancêtres sous la terre
leurs attelages
et leurs convois de plumes
(guerriers occis, ossements d'une faim sans maïs, la neige
pousse, blanche comme un peuple, saisons arabesque
invasion sans terre

artifices
nous saluons la tristesse de deux mains
aussi fort que porte le soleil
il est noir il a soif
sa délicatesse est explosive
il réchauffe une planète aux caractères amers
comme des bouches
et délicats comme la fonte des neiges
les visages s'allument
leur cire brûlera toute la nuit

ainsi la ferveur

qui éclaires-tu de ce regard aux lèvres rouges ?

quel ancêtre se consume de passion mortelle
par les yeux cernés de ton fantôme ?

de quelle peine cette larme est-elle l'objet ?
dont s'émeut l'étang de l'aube

l'automne l'automne

Groupe anonyme (IVe Dynastie)
[*Art égyptien*, Editions de l'Hexagone, 1974]

vois traverser le temps
ce coule rongé par les vers

lui solide presque intact
le poing gauche refermé sur la poitrine

sa droite tient prisonnière
une main fragile
qui pourrait être celle de la petite épouse
si le bras de celle-ci
(les doigt sous l'aisselle ayant pris racine)
n'enlaçait l'homme qui la porte toute
minuscule tendre fardeau
aérienne aux chevilles dévorées

seul
de ce bois désesparé
de cette épave
n'est point rongé le geste d'aimer

III.

ANNE HEBERT. Anne Hébert est née en 1916 à Ste-Catherine-de-Fossambault, près de Québec. Fille d'un père poète et critique, cousine de Saint-Denys Garneau, elle grandit dans un milieu préoccupé de culture et de littérature. Son premier recueil, *Les Songes en équilibre*, paraît en 1942.

Dans les années cinquante, elle collabore aux émissions culturelles de Radio-Canada et travaille à l'Office national du film comme scénariste. A partir de 1954, elle fait de fréquents séjours en France où elle s'établit en 1967. En 1978, elle reçoit le prix David pour l'ensemble de son oeuvre et son roman *Les Fous de Bassan* obtient le prix Fémina en 1982.

Déjà les premiers livres inscrivent le réseau thématique essentiel d'une oeuvre qui, à la manière d'une chambre d'échos, se répercute dans un renouvellement continu. Le titre général de *Poèmes* réunit, en 1960, les deux recueils principaux d'Anne Hébert. A la mythologie du silence et de la solitude, à la fascination des lieux clos ou souterrains et au rituel de la mise à mort répond la nécessaire remontée vers la lumière qui termine *Le Tombeau des rois* et donne le ton aux poèmes subséquents. La poétique des éléments, les rêves joyeux et le large verset du *Mystère de la parole* succèdent au lyrisme retenu, au langage serré, rompu, des premiers textes.

Très proche de sa poésie, dont elle reprend parfois explicitement des titres ou des fragments, la prose romanesque d'Anne Hébert, comme par ailleurs sont écriture théâtrale, participe de la même urgence de parler, liée à la violence secrète des êtres, à la révolte contre les conformismes et au vertige des extrêmes. La nature, plus qu'un cadre pittoresque, devient une sorte de figure onirique qui scande, provoque ou amplifie les données de la passion. Une prose rythmée, syncopée, interrogative, entrecoupée de refrains, de citations, de paroles rapportées, donne à ces récits une tonalité particulière, une force incantatoire. Des *Chambres de bois* au *Premier Jardin*, cette oeuvre, si elle ne se départit jamais de son lyrisme, n'en couvre pas moins un vaste registre allant du récit mythique à l'intrigue policière, en passant par la satire religieuse. La technique privilégiée est celle du flash-back, permettant la superposition dans le temps d'une ou de plusieurs subjectivités. C'est souvent sous forme de monologue ou de journal que le narrateur présente le déroulement du drame : Elizabeth d'Aulnières, assistant à l'agonie de son deuxième mari dans *Kamouraskam* se remémore, grâce à la fragmentation du souvenir, un épisode de sa vie passée ; les habitants de Griffin Creek décrivent à tour de rôle leur version du crime, dans les *Fous de Bassan* ; Flora Fontanges, l'actrice vieillissante, revit les grandes et petites misères des femmes du début de la colonie jusqu'à sa propre enfance dans *Le Premier Jardin* ; et les religieuses des *Enfants du Sabbat* se livrent à des brèves confessions. Ce dernier récit révèle une facette insoupçonnée du talent de la romancière : brisant avec la tension psychologique et morale de ses autres textes, celle-ci tire d'une sombre histoire de sorcellerie une fable carnavalesque. Dans une forme éminemment personnelle et moderne, Anne Hébert redessine les frontières de l'intime et du collectif.

Le tombeau des rois [dans *Poèmes*, éd. du Seuil, 1960]

J'ai mon coeur au poing.

Comme un faucon aveugle.

Le taciturne oiseau pris à mes doigts

Lampe gonflée de vin et de sang,
Je descends
Vers les tombeaux des rois
Etonnée
A peine née.

Quel fil d'Ariane me mène
Au long des dédales sourds ?
L'écho des pas s'y mange à mesure.

(En quel songe
Cette enfant fut-elle liée par la cheville
Pareille à une esclave fascinée ?)

L'auteur du songe
Presse le fil,
Et viennent les pas nus

Un à un
Comme les premières gouttes de pluie
Au fond du puits.
Déjà l'odeur bouge en des orages gonflés
Suinte sous le pas des portes
Aux chambres secrètes et rondes,
Là où sont dressés les lits clos.

L'immobile désir des gisants me tire.
Je regarde avec étonnement
A même les noirs ossements
Luire les pierres bleues incrustées.

Quelques tragédies patiemment travaillées,
Sur la poitrine des rois, couchées,
En guise de bijoux
Me sont offertes
Sans larmes ni regrets.

Sur une seule ligne rangés :

La fumée d'encens, le gâteau de riz séché
Et ma chair qui tremble :
Offrande rituelle et soumise.

Le masque d'or sur ma face absente
Des fleurs violettes en guise de prunelles,
L'ombre de l'amour me maquille à petits traits précis ;
Et cet oiseau que j'ai
Respire
Et se plaint étrangement..

Un frisson long
Semblable au vent qui perd, d'arbre en arbre,
Agite sept grands pharaons d'ébène
En leurs étuis solennels et parés.

Ce n'est que la profondeur de la mort qui persiste,
Simulant le dernier tourment
Cherchant son apaisement
Et son éternité
En un cliquetis léger de bracelets
Cercles vains jeux d'ailleurs
Autour de la chair sacrifiée.

Avides de la source fraternelle du mal en moi
Ils me couchent et me boivent ;
Sept fois, je connais l'étau des os
Et la main sèche qui cherche le coeur pour le rompre.

Livide et repue de songe horrible
Les membres dénoués
Et mors hors de moi, assassinés,
Quel reflet d'aube s'égare ici ?
D'où vient donc que cet oiseau frémit
Et tourne vers le matin
Ses prunelles crevées ?

Le printemps sur la ville [Mystère de la parole, dans Poèmes, éd. du Seuil, 1960]

Le jour charrie des neiges déchues, salies, moisies, ruinées

Le gel s'ouvre les veines, et le coeur de la terre se dégage parmi les sources bousculées
L'hiver chavire et se déchire comme une mauvaise écaille, le monde est nu sous les lichens amers
Sous des masses de boue, vieille saison, vieux papiers, vieux mégots, vieux morts coulent au ruisseau

Le jour sans peine touche mille villes ouvertes, chaque rue une rivière, chaque lit une fontaine,

Le songe a perdu son enseigne, douce mousse, douce plaie verte lavée au fil de l'eau

La chimère est retirée violemment de la poitrine du fou, d'un seul coup avec son coeur sans racines

L'homme à la mer, le mot de passe dans une bouteille le poème sera roulé pendant l'éternité

L'étrange séjour du feu en d'obscurs lieux humides, vases sacrés, rythme du monde

Celui qui est sans naissance ne s'est pas retourné dans son sommeil, le courant le traîne par les cheveux, en une algue le changera

Le sacrifice sur les pierres marines fume son haleine forte. Le sang des morts
Se mêle au sel, jonche la mer comme des brassées de glaïeuls.

Voici que la saison des eaux se retire ; la ville se sèche comme un grève, lèche ses malheurs au goût d'iode

Le printemps brûle le long des façades grises, et les lèpres de pierre au soleil ont l'éclat splendide des dieux pelés et victorieux.

Gérald Godin

Cantouque menteur (ds. *Les Cantouques*, Editions de l'Hexagone, 1967)

les Louis Reil du dimanche
les décapités de salon
les pendus de fin de semaine
les martyrs du café du coin
les révolutavernes
et les molsonnutonnaires

mes frères mes pareils
hâbleurs de fond de cour un jour
on en aura soupé
de faire dans nos culottes
debout sur les barricades
ou tirera des tomates aux Anglais
des oeufs pourris des Lénine
avant d'avoir sur la gueule
la décharge de plombs du sergent Trudeau
du royal Vanndouze
à l'angle des rues Peel et Saint-Cat
c'est une chanson de tristesse et d'aveu
fausse et menteuse comme une femme
et pleureuse itou avec un fond de vérité
je m.'en confesse à dieu tout-puissant
mon pays mon Québec
la chanson n'est pas vraie
mais la colère si
au nom du pays de la terre et des seins de Pélagie

Coeur d'oiseau (ds. *Sarzènes*, Editions de l'Hexagone, 1983)

Il y a
des jacks épouvantables
avec un coeur d'oiseau
ils pleurent dans leur bière
pour les fillettes sans nom
des p'tites crisses
des beautés rares
des pétardss d'un soir
pour des gars à vie
des sanguinaires
des déchaînées
n'attendant que de grafigner
des jacks épouvantables
avec un coeur d'oiseau
des gars de 200 livres
qu'on ramasse au porte-poussière

passé minuit bien entendu
tous les soirs où d'aventure
un souvenir d'elle a le malheur
de les frapper

Lapsi

Mon doux Seigneur !
il écrit les années en chiffres romains
pour se faire remarques
adolescence géraldine
époustouflante praline
aux connexions pétés
elle dit pyrénées pour piranhas
interlocutés pour interloqués
grotesques pour grossesses
chanceuse pour chanteuse
cordes postales pour cordes vocales
patate pour pascal
elle fait des lapsi
et lui de l'épilepsie
mettez-vous bien une chose dans la tête
les sans foi ni loi
les semaines sans toi
c'est autant de traites sur la liberté
c'est autant de traîtres à la partie
l'étonnant bruit d'un original
secouant un cocotier avec son panache
la main en cornet
le cri du corniaud
les pleurs du snoreau
combien d'enfants a-t-il eu d'elles
avant qu'on lui coupe les ailes
et de grogner qu'il vit
il ne portait plus à terre
il est sorti grandi de la dernière session
avec ses souliers à talons hauts
fermez les portes